

Le Journal des Arts

5,90 €
UN VENDREDI SUR DEUX
N°634
DU 24 MAI AU 6 JUIN 2024



**Julio
Le Parc
L'ARTISTE
QUI DESSINE
SANS ARRÊT**

ENTRETIEN PAGE 22



LA FONDATION VUITTON RECONSTITUE « L'ATELIER ROUGE » DE MATISSE

L'artiste a peint en 1911 une grande toile représentant plusieurs tableaux de son atelier. La Fondation en expose certains et raconte l'histoire de ce chef-d'œuvre. **PAGE 17**

LES GARDIENS DES MUSÉES DU VATICAN SONT TRÈS FÂCHÉS

Une partie du personnel de l'ensemble muséal du Vatican est décidé à poursuivre l'État pontifical s'il n'obtient pas de meilleures conditions de travail. Ces musées accueillent chaque année 7 millions de visiteurs. **PAGE 5**

QUAND LA RADIOLOGIE AUSCULTE LES TABLEAUX

Médecin radiologue de formation, Élisabeth Ravaud a rejoint, il y a 30 ans, le Centre de recherche et de restauration des musées de France pour mettre sa pratique au service des œuvres. **PAGES 26 ET 27**

NEW YORK, DES VENTES D'ART MODERNE SOBRES

Les grandes ventes du soir d'art moderne de Christie's et Sotheby's ont enregistré des résultats contrastés : honorables mais sans éclat. Aucune œuvre à plus de 50 millions de dollars. **PAGE 33**

NANTES LE RENOUVEAU DU MUSÉE DOBRÉE



Le Musée Dobrée avec la nouvelle extension pour le manoir de la Touche au premier plan. © P. Pascal/Département de la Loire-Atlantique.

À l'issue d'une longue bataille judiciaire, le musée nantais légué par Thomas Dobrée au XIX^e rouvre enfin les portes de ses trois bâtiments d'époques différentes. Il donne à voir aux visiteurs un vaste cabinet de curiosités, servi par une médiation très didactique.

PAGES 13 ET 14

Paris Gallery Weekend
est organisé par



COMITÉ PROFESSIONNEL
DES GALERIES D'ART

Paris Gallery Weekend

24 • 25 • 26 mai 2024
11h - 19h (dim. 14h - 18h)

parisgalleryweekend.com
#PGW2024 @parisgalleryweekend

Parcours et expositions • 94 galeries
10 ans • Paris Gallery Weekend



Sabine Monirys, *C'était l'été, 1976*, huile sur toile, 152 x 130 et 152 x 86 cm.
© Galerie Kaléidoscope/Archives Sabine Monirys.

GALERIE

Paris. L'exposition « Messieurs, il fait froid ici » se concentre sur les années 1973-1986, une période clé de la production de Sabine Monirys (1936-2016). C'est le moment où l'artiste se consacre de manière exclusive à la peinture figurative sur grands formats. Après avoir été l'épouse de Jacques

Monory, puis la compagne de Jérôme Savary, auprès desquels elle noue des amitiés et collabore avec un riche cercle d'artistes (Robert Frank, Peter Handke, Jacques Prévert, Roland Topor), Sabine Monirys s'installe en 1974 dans son propre atelier, avec ses deux enfants. C'est dans ce « lieu à soi » qu'elle signe désormais ses toiles sous le nom d'artiste Sabine Monirys, délaissant une peinture

SABINE MONIRYS (1936-2016) REFAIT SURFACE À LA GALERIE KALÉIDOSCOPE

Après des décennies d'invisibilité, la peinture figurative de l'artiste féministe est à redécouvrir en galerie

naïve sur petits formats pour commencer un cycle de grands tableaux, plus forts et plus aboutis. Mêlant intime et politique, réel et onirisme, sa peinture capte les tourments de la condition féminine, mais aussi les difficultés du vivre ensemble dans la société. Certains tableaux sont volontiers féministes, au sarcasme mordant. D'autres sondent les fragilités existentielles avec des figures seules, menacées, vacillantes. Une œuvre tendre et ironique, délicate et imposante. Pour la galeriste Marie Deniau, ce sont ces « contrastes qui font la puissance de sa peinture ; c'est une artiste surprenante, tant par le contraste entre les forces et les fragilités des œuvres que par l'originalité de sa vie ou le degré d'oubli dont elle a souffert malgré sa présence dans diverses collections publiques françaises ».

Originale, Sabine Monirys demeure en marge dans le contexte avant-gardiste des années 1960-1970. Alors que la plupart des artistes liées au mouvement féministe se tournent vers la performance, l'installation, la vidéo ou la photographie, Sabine Monirys fait le choix de la peinture figurative. Un univers pictural dont la veine surréaliste se démarque du pop art ou de la Figuration narrative, esthétiques alors dominantes. « Elle est restée en marge, négligée par cette histoire officielle qui s'est écrite au prisme de ces nouvelles tendances », explique Marie Deniau. Depuis 2019, précise-t-elle, la galerie Kaléidoscope soutient « des expressions picturales, contemporaines du pop ou de la Figuration narrative, mais qui ont été oubliées et moins montrées, comme Jacques Grinberg ou Sabine Monirys ».

Après une présentation en avant-première à Art Paris, cette exposition personnelle s'inscrit dans la continuité de ce travail de réhabilitation de l'œuvre de Sabine Monirys. « C'est une belle œuvre à défendre, pour laquelle tout reste à faire, en collaboration avec l'estate, les collectionneurs et les institutions, affirme Marie Deniau. Peu d'œuvres circulent, l'artiste n'est pas passée en ventes publiques depuis fort longtemps et le public ne l'avait pas vu exposée depuis les années 1980. » En galerie, les prix affichés vont de 4 500 à 33 000 euros.

● AMÉLIE ADAMO

SABINE MONIRYS. MESSIEURS, IL FAIT FROID ICI, jusqu'au 20 juillet, Galerie Kaléidoscope, 19, rue Mazarine, 75006 Paris.

MARCHÉ

JESSE DARLING, À L'ÉPREUVE DU MARCHÉ FRANÇAIS

La galerie Sultana expose des pièces de l'installation lauréate du Turner Prize 2023, un road trip dans l'Angleterre post-Covid délabrée

GALERIE

Paris. Peu de gens en France ont eu la possibilité de faire le voyage pour voir le projet de Jesse Darling pour le Turner Prize 2023 dont il est le lauréat. Accueillie par la galerie Townner Eastbourne, dans le Sussex de l'Est (Royaume-Uni), l'installation n'a pas eu la même visibilité que si elle avait été montrée à Londres (comme c'est le cas une année sur deux).

C'est à Paris qu'une partie des œuvres de cette installation *Come on England* sont réunies dans sa galerie du 3^e arrondissement. Barrière de sécurité chancelante, béquille assemblée à un râteau par une chaîne ; gros classeurs à anneaux entassés sur des étagères en métal ; drapeau anglais rapiécé, ces pièces, faites de rebuts et de métal soudé, parlent de précarité, de l'absurdité de la bureaucratie, des forces de l'ordre face à la foule, et dressent en creux, de façon irrévérencieuse, le portrait d'une Angleterre fragilisée par un système qui crée de la vulnérabilité.

Les Anglais ne s'y sont pas trompés. Le quotidien *The Guardian* relevait ainsi : « *Darling, 41 ans, vit à Berlin : son observation de l'état de la Grande-Bretagne est celle de quelqu'un*

qui est un peu devenu un étranger. Il a parlé de son choc en revenant dans un Royaume-Uni post-Covid qui semblait délabré et négligé. Berlin, avec son système de garde d'enfants décent et son soutien social, semble plus accueillant. » Jesse Darling de son côté remarquait à propos du road-movie qu'il a filmé pour le prix : « *L'apocalypse est déjà là, elle est juste répartie de manière inégale.* »

« *Il se sent redevable d'un système éducatif qui lui a permis de devenir artiste, explique Guillaume Sultana. Il déplore que ce système ait été mis à mal et se montre volontiers critique vis-à-vis de l'institution britannique.* » Laquelle l'a cependant récompensé en lui décernant sa plus haute distinction artistique. C'est d'autant plus paradoxal que l'artiste fut sélectionné pour un solo show au Modern Art d'Oxford (2022) intitulé « *No medals, no ribbons* » (« Pas de ruban, pas de médaille »).

Une notoriété acquise rapidement

Avant de recevoir le Turner Prize, Jesse Darling avait déjà acquis une renommée internationale. Cependant lorsque la galerie Sultana lui consacre sa première exposition parisienne en 2017, il n'est pas connu en France. Repéré comme l'un des premiers à aborder les ques-

tions de genre et d'identité par les commissaires de l'Hexagone, il est alors invité à participer à plusieurs expositions sur ce thème. Les institutions françaises suivent. Son travail est présent dans plusieurs collections publiques (Frac des Pays de la Loire, Frac Grand large, Cnap...). L'exposition monographique que lui consacre la Tate, à Londres, en 2018, assoit sa notoriété en soulignant l'apport de son ton provocateur et inventif dans le paysage artistique.

« *Les musées lui ont offert une visibilité, mais c'est différent du fait d'avoir des expositions en galerie, avec des collectionneurs qui voient et achètent les œuvres. Si un artiste ne passe pas par le marché, sa réception n'est pas la même* », assure Guillaume Sultana, tout en convenant

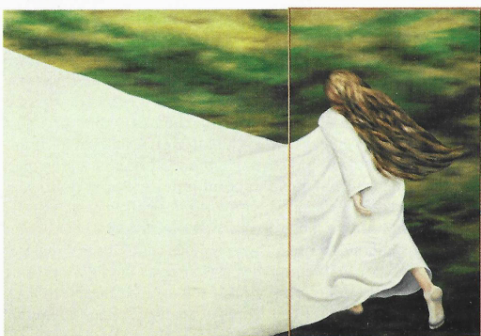
que les pièces produites pour les institutions sont aussi disponibles à la vente. « *Lorsque Jesse Darling a participé en 2023 à "Expos.ée.s", au Palais de Tokyo, cela a donné lieu à des achats. De la même façon que plusieurs collectionneurs étrangers avaient acheté à la suite de son exposition à la Friche la Belle de Mai ("Creve", 2019).* »

Cette fois-ci, et malgré le pont du 1^{er} mai, le vernissage était attendu à la Galerie Sultana. « *Nous avons vendu des grosses pièces à des collectionneurs que l'on connaissait, mais qui ne s'étaient pas encore manifestés. Par exemple, la sculpture représentant une barrière [voir ill.] a trouvé tout de suite un acquéreur.* » Peut-on parler d'un effet Turner Prize ? « *Oui, c'est un pedigree* », reconnaît Guillaume Sultana.

La gamme de prix reste cependant raisonnable, de 4 500 euros pour une photo jusqu'à 30 000 euros pour une installation ou une sculpture, voire 80 000 pour une très grande installation. Cela n'est pas excessif vu le niveau de notoriété et de reconnaissance de l'artiste. Jesse Darling, qui n'a pas de pratique d'atelier, ne produit pas d'œuvre commerciale. Mais il existe plusieurs ventes de certaines pièces particulièrement identifiées (telle que la série des étagères de classeurs « *Epistemologies* »). Ce sont celles que les collectionneurs préfèrent.

● ANNE-CÉCILE SANCHEZ

JESSE DARLING, jusqu'au 1^{er} juin, Galerie Sultana, 75, rue Beaumont, 75003 Paris.



Sabine Monirys, *C'était l'été, 1976*, huile sur toile, 152 x 130 et 152 x 86 cm.

© Galerie Kaléidoscope/Archives Sabine Monirys.

GALERIE

Paris. L'exposition « *Messieurs, il fait froid ici* » se concentre sur les années 1973-1986, une période clé de la production de Sabine Monirys (1936-2016). C'est le moment où l'artiste se consacre de manière exclusive à la peinture figurative sur grands formats. Après avoir été l'épouse de Jacques

Monory, puis la compagne de Jérôme Savary, auprès desquels elle noue des amitiés et collabore avec un riche cercle d'artistes (Robert Frank, Peter Handke, Jacques Prévert, Roland Topor), Sabine Monirys s'installe en 1974 dans son propre atelier, avec ses deux enfants. C'est dans ce « lieu à soi » qu'elle signe désormais ses toiles sous le nom d'artiste Sabine Monirys, délaissant une peinture

SABINE MONIRYS (1936-2016) REFAIT SURFACE À LA GALERIE KALÉIDOSCOPE

Après des décennies d'invisibilité, la peinture figurative de l'artiste féministe est à redécouvrir en galerie

naïve sur petits formats pour commencer un cycle de grands tableaux, plus forts et plus aboutis. Mélant intime et politique, réel et onirisme, sa peinture capte les tourments de la condition féminine, mais aussi les difficultés du vivre ensemble dans la société. Certains tableaux sont volontiers féministes, au sarcasme mordant. D'autres sondent les fragilités existentielles avec des figures seules, menacées, vacillantes. Une œuvre tendre et ironique, délicate et imposante. Pour la galeriste Marie Deniau, ce sont ces « *contrastes qui font la puissance de sa peinture ; c'est une artiste surprenante, tant par le contraste entre les forces et les fragilités des œuvres que par l'originalité de sa vie ou le degré d'oubli dont elle a souffert malgré sa présence dans diverses collections publiques françaises* ».

Originale, Sabine Monirys demeure en marge dans le contexte avant-gardiste des années 1960-1970. Alors que la plupart des artistes liées au mouvement féministe se tournent vers la performance, l'installation, la vidéo ou la photographie, Sabine Monirys fait le choix de la peinture figurative. Un univers pictural dont la veine surréaliste se démarque du pop art ou de la Figuration narrative, esthétiques alors dominantes. « *Elle est restée en marge, négligée par cette histoire officielle qui s'est écrite au prisme de ces nouvelles tendances* », explique Marie Deniau. Depuis 2019, précise-t-elle, la galerie Kaléidoscope soutient « *des expressions picturales, contemporaines du pop ou de la Figuration narrative, mais qui ont été oubliées et moins montrées, comme Jacques Grinberg ou Sabine Monirys* ».

Après une présentation en avant-première à Art Paris, cette exposition personnelle s'inscrit dans la continuité de ce travail de réhabilitation de l'œuvre de Sabine Monirys. « *C'est une belle œuvre à défendre, pour laquelle tout reste à faire, en collaboration avec l'estate, les collectionneurs et les institutions, affirme Marie Deniau. Peu d'œuvres circulent, l'artiste n'est pas passée en ventes publiques depuis fort longtemps et le public ne l'avait pas vu exposée depuis les années 1980.* » En galerie, les prix affichés vont de 4 500 à 33 000 euros.

● AMÉLIE ADAMO

SABINE MONIRYS. MESSIEURS, IL FAIT FROID ICI, jusqu'au 20 juillet, Galerie Kaléidoscope, 19, rue Mazarine, 75006 Paris.